La fin des oranges

Et voilà ! Une tache ! Une énorme tache bien visible sur ma chemise immaculée…

La tache s'étalait, la tache grossissait, la tache prenait ses aises. Elle ne se posait absolument aucune question. Les taches se déposent, s'imposent, puis disposent. Une simple petite éclaboussure d'orange peut ainsi devenir une trace impure, une salissure, une souillure. Quel maladroit ! Moi qui venais de laver, de repasser, d'apprêter les vêtements que j'avais laborieusement choisis pour ma rentrée au lycée Saint-Exupéry de Créteil. Ma première rentrée des classes en France ! Je la voulais parfaite, rien ne devait l'entacher, il fallait qu'elle soit comme dans les rêves que je faisais là-bas, dans mon pays.

Me levant brusquement, j'ai fait tomber mon tabouret qui est allé rouler jusqu'au pied de l'évier devant lequel je me trouvais déjà. Tout en faisant couler de l'eau, j'ai retiré ma veste, puis ma chemise. Je tremblais. Mes gestes étaient précipités et imprécis. J'ai commencé à mouiller la marque indésirable sur le tissu blanc. Puis j'ai pris la

première éponge à portée de main et j'ai frotté énergiquement l'auréole orange, tout en éclaboussant les murs et le sol de notre minuscule cuisine. Mais, au lieu de se résorber, la tache a continué de s'étendre. Pire, elle a pris une couleur vert-marron. Plus je frottais, plus ma chemise perdait de sa blancheur. J'ai finalement renoncé. Mes yeux sont tombés sur les assiettes de l'évier. L'éponge que j'utilisais avait servi à gratter le plat à gratin cuisiné par mon père. Désespéré, j'ai mis ma chemise sous le robinet, espérant noyer la tache orange et les traces de sauce en même temps. Mais rien n'y a fait. Ma chemise ressemblait désormais à un morceau de chiffon gorgé d'eau marronnasse, parsemé ici et là de petits points verts rappelant les courgettes de la veille.

Je me suis affalé sur le tabouret près de la fenêtre. Je déclarais forfait.

C'est alors que mon père a fait son entrée dans la cuisine. Fraîchement rasé, il avait revêtu son plus beau costume : une chemise en lycra à fleurs roses et bleues, une veste noire qui n'avait plus de boutons et un pantalon bleu pour rappeler les fleurs. En fait de costume, c'étaient surtout les seuls habits que comptait sa garde-robe, limitée, tout comme l'était notre T1 minuscule.

– Mais, Loulou, qu'est-ce qui t'est arrivé ? m'a demandé mon père, tandis que je fixais ma chemise d'un air quasi tragique. Y a eu un séisme pendant que je me lavais les dents ? a-t-il continué en découvrant le tabouret renversé près de l'évier et les flaques d'eau sur le lino.

Je n'avais perçu dans la voix de mon père ni colère ni reproche, juste un constat, cette même attitude qu'il avait vis-à-vis de tout ce qui nous arrivait dans la vie. « Après tout, une emmerde de plus ou de moins… », disait-il parfois, d'un ton léger contrastant totalement avec ses propos.

Puis il s'est accroupi pour essuyer les flaques d'eau avec l'éponge qui avait servi à gratter les restes du gratin de la veille.

L'image de mon père les genoux pliés pour réparer les dégâts que j'avais causés m'a fait de la peine. Je me suis mis debout et j'ai posé ma chemise sur le bord de la table, près du verre de jus d'orange.

Je n'en boirais plus jamais de ma vie.

– Tati, laisse, je vais lé faire. C'est de ma faute. J'ai taché ma chemise et j'ai voulu la laver… J'en ai pas d'autre, tu sais… Alors…

– Oui, oui, Loulou, t'en fais pas, je vais nettoyer, va te préparer.

– Mais, papa, t'as pas compris, j'ai rien d'autre à me mettre. Je ne vais pas prendre mon sweat orange tout élargi le jour de la rentrée !

Habituellement, de manière affectueuse, j'appelais mon père « tati* ». Le passage au traditionnel « papa » augurait un changement d'humeur provoqué par les aléas, bons ou moins bons, de notre quotidien. Quant à lui, il

* Mot roumain signifiant « papa ».

réservait mon prénom, Luca, aux papiers administratifs et m'appelait toujours « Lulu », qui, prononcé à la roumaine, donnait : « Loulou ». C'était l'un des nombreux mots qu'il refusait de prononcer à la française, malgré l'accord que nous avions passé pour utiliser le plus possible la langue d'ici, même entre nous.

Encore à quatre pattes, mon père a redressé la tête.

– Non, non, pas le sweat ! Il n'est pas beau, ce sweat ! Tu vas prendre ma chemise.

Et voilà comment je m'étais retrouvé avec la chemise de mon père sur le dos. Elle était deux fois trop grande pour moi, et trop bariolée pour un jour de rentrée, mais, sous ma veste et en la fourrant dans mon pantalon, on ne verrait rien du tout, m'avait assuré tati tout en réajustant mon col. Il ne me restait plus qu'à espérer que je ne serais pas obligé d'enlever ma veste dans la journée.

– Comme té beau, Loulou ! s'est-il exclamé dans un français volontairement « roumanisé », en me serrant dans ses bras.

Contrairement à d'autres pères, le mien était toujours fier de moi. En CP, quand j'avais coupé la tresse de ma voisine de devant, il avait expliqué à la maîtresse que j'avais un don et une habileté hors du commun. «Vous verrez, madame Popa, Loulou deviendra un très grand coiffeur, ça se voit comme le nez au milieu de la figure ! »

En cinquième, lors de la réunion parents-enseignants, devant la professeure d'anglais qui déplorait l'habitude que j'avais de mettre systématiquement un « i » à la place du « y » dans les verbes comme *« stay »* ou *« say »*, tati avait répondu qu'il fallait plutôt me féliciter, car moi, au moins, je faisais l'accord à la troisième personne du singulier : « La prononciation reste la même, que cela soit un "i" ou un "y", alors que si vous ne mettez pas de "s" la prononciation est mauvaise… » En troisième, lorsque j'avais eu pendant un an le visage rongé par les boutons, il me soutenait chaque matin que j'étais le plus beau avec mes boutons de rose. « Au moins, toi, Loulou, tu attires le regard, contrairement à tes camarades qui ont tous un visage terne et triste. »

Et là, quand je m'apprêtais à faire ma première rentrée scolaire en France, habillé comme un as de pique, il m'assurait que j'étais aussi beau qu'Alain Delon dans *Borsalino*.